

## ***L'explication de texte***

*Nous ne voyons pas les choses mêmes ; nous nous bornons, le plus souvent, à lire des étiquettes collées sur elles. Cette tendance, issue du besoin, s'est encore accentuée sous l'influence du langage, car les mots (à l'exception des noms propres) désignent tous des genres. Le mot, qui ne note de la chose que sa fonction la plus commune et son aspect banal, s'insinue entre elle et nous, et en masquerait la forme à nos yeux si cette forme ne se dissimulait déjà derrière les besoins qui ont créé le mot lui-même.*

*Et ce ne sont pas seulement les objets extérieurs, ce sont aussi nos propres états d'âme qui se dérobent à nous dans ce qu'ils ont d'intime, de personnel, d'originellement vécu. Quand nous éprouvons de l'amour ou de la haine, quand nous nous sentons joyeux ou tristes, est-ce bien notre sentiment lui-même qui arrive à notre conscience avec les mille nuances fugitives et les mille résonances profondes qui en font quelque chose d'absolument nôtre ? Nous serions alors tous romanciers, tous poètes, tous musiciens. Mais, le plus souvent, nous n'apercevons de notre état d'âme que son déploiement extérieur. Nous ne saisissons de nos sentiments que leur aspect impersonnel, celui que le langage a pu noter une fois pour toutes parce qu'il est à peu près le même, dans les mêmes conditions, pour tous les hommes. Ainsi, jusque dans notre propre individu, l'individualité nous échappe. Nous nous mouvons parmi des généralités et des symboles, comme en un champ clos où notre force se mesure utilement avec d'autres forces ; et, fascinés par l'action, attirés par elle, pour notre plus grand bien, sur le terrain qu'elle s'est choisi, nous vivons dans une zone mitoyenne entre les choses et nous, extérieurement aux choses, extérieurement aussi à nous-mêmes.*

**Henri Bergson, *Le rire***

## **Table des matières**

Remarques générales et plan-type.....	2
La première partie.....	3
1. Travail du texte.....	3
2. Exemple de rédaction de la première partie.....	4
Conclusion et Introduction.....	5
1. Conclusion.....	5
2. Introduction.....	5
Remarques sur la perception.....	6
Rédaction de la deuxième partie (exemple).....	8

## Remarques générales et plan-type

Le commentaire (ou l'explication) de texte est une épreuve à laquelle il est bon de se préparer rigoureusement. On suivra pour les premiers exercices un plan-type dont il ne faudra se libérer qu'à bon escient, et seulement vers la fin de l'année, si besoin est.

**On peut résumer ce plan-type ainsi :**

**La première partie** doit *en premier lieu* présenter le contenu, la structure, l'organisation du texte. Une présentation “ en spirale ”, mentionnant d'abord les grands ensembles, et descendant progressivement dans le détail pour faire apparaître tous les éléments du texte et la façon dont ils semblent se répondre, *avant tout effort d'interprétation*. Il faut en ce sens se défendre du sentiment de comprendre, même un détail, ne pas remplacer à la légère un mot par un autre, croire qu'on peut “ résumer ” autrement les formules de l'auteur.

La première partie doit *ensuite* essayer de formuler, en conclusion de ce qui précède, “ l'idée directrice ” ou les axes principaux de l'analyse de l'auteur. Conclusion provisoire, qui sera mise à l'épreuve de l'explication détaillée.

Elle doit *enfin* faire une liste raisonnée des difficultés à examiner, ou des explications à donner si l'on veut prétendre se donner une explication, une interprétation satisfaisante du texte. Cela revient à annoncer le plan des parties suivantes.

**La deuxième partie est dans l'idéal** (mais il ne suffit pas forcément d'une partie) une partie qui tente de fournir une interprétation cohérente du passage, d'en lever les difficultés. Il faut aller du plus facile à expliquer au plus difficile, de ce qui relève surtout d'une lecture plus attentive du texte à ce que le texte nous aide le moins à interpréter.

La troisième partie (s'il n'est pas besoin de deux parties “ explicatives ”) revient à se demander : sur quoi ce texte, dont je me suis maintenant donné une interprétation, m'incite-t-il à réfléchir ? Quelle portée à ces analyses ? Quels enjeux ? En quoi est-il paradoxal, me force-t-il à revoir un peu mes habitudes de pensée ? Cette troisième partie peut aussi aborder un thème présent dans le texte et qui n'a pas pu faire l'objet d'une “ explication ”.

Cette troisième partie *ne doit pas être* l'occasion de dire ce que vous pensez du texte (si vous êtes d'accord ou non). Si une objection vous vient, il faut la transformer en nouvel effort de lecture et d'interprétation. (“ Ce texte est paradoxal. Ne pourrait-on pas plutôt penser que, etc. ? Mais ce sur quoi insiste l'auteur... ”). De la même façon, si vous connaissez d'autres références concernant les thèmes principaux du texte, vous pouvez les mentionner, mais pour vous interroger sur les rapports qui peuvent unir votre texte avec ce que vous savez déjà par ailleurs. D'une certaine manière, l'effort doit toujours se donner pour but de *comprendre en quoi le texte a raison*. Vous trouverez plus ainsi qu'en cherchant à dire qu'il se trompe, et en quoi.

Ce plan-type a l'avantage de faire se rejoindre l'ordre naturel *d'étude* du texte et l'ordre de présentation de votre travail. Il vous *montre au travail*, ce qui est toujours valorisé par votre correcteur. On reviendra par la suite sur la méthode de l'Introduction et de la conclusion. Ce plan-type a l'avantage de faire se rejoindre l'ordre naturel *d'étude* du texte et l'ordre de présentation de votre travail. Il vous *montre au travail*, ce qui est toujours valorisé par votre correcteur. Commençons par mettre en oeuvre ce plan sur un texte particulier.

# La première partie

## 1. Travail du texte

Première chose : lire, relire plusieurs fois lentement et à voix basse. La structure du texte risque bien de vous apparaître clairement, simplement parce que vous répétez ce texte plusieurs fois sans chercher trop vite à l'interpréter.

Les premières choses qui émergent ici : il est question du langage (des mots), il est question de la perception. On repère assez vite qu'il est question d'abord de la perception des choses, ensuite de la perception de nos propres sentiments. Il est donc dit (1) que nous ne percevons pas les choses mêmes, (2) que nous ne percevons pas nos sentiments eux-mêmes. Beaucoup de formules viennent par derrière, mais la construction est clairement symétrique, et les remarques sur le langage plus développées en première partie que dans la deuxième.

La dernière phrase semble à part, parce qu'il y est question aussi bien des choses que des sentiments, parce que la fin de cette phrase semble résumer tout ce qui précède. Simple rappel, simple conclusion ? Le passage sur le “ champ clos ” semble pourtant rajouter une idée à laquelle nous devons sans doute réserver une étude séparée.

Dès cette première lecture, on doit s'interroger sur les rapports entre les “ étiquettes ” et les mots. Le langage est-il ici responsable du fait que “ nous ne voyons pas les choses mêmes ” ou du fait que nous ne sentons pas, en un sens, nos propres sentiments ? Tous les lecteurs ou presque sont tentés de le dire. Remarquons donc que le texte dit *exactement le contraire*. La tendance à “ voir des étiquettes ” précède “ l'influence du langage ”, et donc les mots. On réalise alors qu'on a toujours tendance à *interpréter avant de lire*. Que le lycéen se rassure, c'est un défaut très répandu, et Internet est plein de lectures de ce texte qui l'interprètent comme un texte *sur le langage*, alors qu'il n'en est fait mention que de façon très marginale. Mais il faut se méfier de ce défaut, qui empêche de lire. D'où l'utilité de renoncer à interpréter, du moins pour l'instant, et de s'assurer qu'on ne fait en un sens que dire exactement ce qu'il y a dans le texte, ce qui nécessite déjà un effort de méthode ou de “ purification ”.

Pourquoi alors le langage est-il évoqué ? D'abord parce qu'il “ renforce ” notre tendance à ne voir que des “ étiquettes ”, d'autre part, peut-être, parce que ce que nous savons du langage (“ les mots désignent des genres ”, peut-être nous aider à comprendre comment fonctionne la perception, et en quel sens nous ne percevons que des genres. Cette piste a été suivie en classe. On remarque d'abord que les noms propres désignent eux aussi des genres. Le langage indique par intersection de genres la place qu'occupe l'individu qu'il veut désigner. Ainsi il ne *dit pas l'individualité*, mais il “ cerne ” l'individu (ou l'individuel) en resserrant l'étau des généralités autour de lui. (M. Blondel est le professeur de philosophie de sexe masculin qui enseigne au lycée de la vallée de Chevreuse). Si vous aviez cours avec Mme Grison, il faudrait ajouter une nouvelle différence pour la distinguer de Mme Delpech (par exemple “ brune ”, qui est encore un genre).

Cela est clair. Mais on s'aperçoit du coup qu'il semble bien vrai aussi que je ne “ perçois ” que des genres. Quand je dis que je vois une personne, je vois son corps, c'est-à-dire un certain nombre de propriétés physiques qui me servent à “ l'identifier ” parce que ces qualités ne sont, à ma

connaissance, rassemblées qu'en lui. Si j'apprends qu'il a en fait un frère jumeau, il faudra que je trouve un critère supplémentaire qui me permette de définir une intersection qu'il soit le seul à occuper. Mais en aucun cas je n'aurai cerné son *individualité*, et toute place est susceptible d'être occupé par d'autres. Finalement, par analogie, le langage me servira peut-être à réfléchir sur la nature de la perception. Mais cet effort sera à fournir dans une partie explicative.

Ce que devra donc contenir notre première partie semble à peu près clair. Il faudra dire que le texte est composé de trois parties ; que dans la première, Bergson affirme qu'on ne voit pas les choses, mais seulement des étiquettes ; que cette tendance précède le langage, qui la renforce. D'où vient-elle ? Du " besoin ". Tout cela sera à expliquer. La deuxième partie fait une analyse analogue concernant nos sentiments ou " états d'âme ". On comprend que le langage y tienne moins de place, puisqu'on ne fait que rappeler ce qui a été dit auparavant. On sent bien que cette extension de l'analyse à nos sentiments a quelque chose d'encore plus paradoxal que le début du texte (que sentons-nous, si nous ne sentons pas nos sentiments eux-mêmes ?) Outre ce caractère paradoxal, cette deuxième partie contient une autre nouveauté, la mention des artistes, qui auraient selon Bergson le privilège de sentir leurs sentiments " eux-mêmes ". La fin du texte, revenant aux deux volets de l'analyse, et introduisant la notion de l'action, renvoie probablement à l'*explication* de ce qui précède. C'est parce que nous avons à interagir avec le monde que notre perception est ainsi structurée. Cette *fonction* de la fin n'a pas été vue par tous : il faudrait alors la présenter simplement comme énigmatique, en se demandant quel est le statut de l'idée (ou de l'image) nouvelle que cette dernière phrase introduit.

En transition, il faut dire que ce texte semble pour l'essentiel consacré à une analyse de la perception (extérieure, puis intérieure) et à une réflexion sur les limites de cette perception, voire sur le *principe* qui explique pourquoi nous percevons de cette manière (le besoin, l'exigence d'action). Mais qu'il s'élargit sur une réflexion concernant l'art, qu'on peut essayer d'approfondir, même si le texte nous laisse à cet égard très démunis.

D'où plusieurs questions à résoudre :

En quel sens ne percevons-nous pas les choses mêmes, mais des étiquettes ?

En quel sens ne percevons nous de nos sentiments que leur " déploiement extérieur " ?

Quel rapport établir entre la perception et le langage ?

Quel rapport établir entre la perception, le besoin et l'action ?

Et enfin, en quoi cela nous offre-t-il un regard original sur la nature de l'artiste, et éventuellement sur la nature et la fonction de l'art ?

## **2. Exemple de rédaction de la première partie**

Ce texte se présente comme divisé en trois parties assez nettes. La première est consacrée à la perception extérieure. Bergson y affirme que " nous ne voyons pas les choses mêmes ", mais des " étiquettes collées sur elles ". Il affirme que le " besoin " est à l'origine de cette tendance, et que le langage l'accroît, du fait que les mots " désignent tous des genres ". La seconde partie étend cette analyse à la perception intérieure. De même que nous ne " voyons pas les choses ", nous ne ressentons pas nos propres sentiments en ce qu'ils ont de propre, " d'originellement vécu ". Nous n'en percevons que le " déploiement extérieur " ou " l'aspect impersonnel ". C'est cet aspect impersonnel que le langage exprime. Une exception pourtant : Bergson affirme que si nous

éprouvions réellement nos sentiments, nous serions “ tous romanciers, tous poètes, tous musiciens ”. L'artiste serait donc l'homme qui a accès à ses sentiments mêmes ?

Les deux parties s'achèvent sur la conclusion générale : “ jusque dans notre propre individu, l'individualité nous échappe ”. La troisième partie reprend par bien des formules la thèse centrale des deux premières parties (“ Nous nous mouvons parmi des généralités et des symboles ”, “ nous vivons dans une zone mitoyenne entre les choses et nous, extérieurement aux choses, extérieurement aussi à nous-mêmes ”), mais elle y ajoute une image quelque peu obscure, celle d'un “ champ clos où notre force se mesure utilement avec d'autres forces ”. La notion d'*action* y fait son apparition, et l'image semble évoquer la condition humaine, en tant qu'elle *explique* la structure de la perception évoquée dans les deux premières parties. L'image renverrait alors à la notion de *besoin*, qui expliquait en première partie la “ tendance ” à ne voir que des “ étiquettes collées ” sur les choses.

Ce texte semble donc pour l'essentiel consacré à une analyse de la perception, tant intérieure qu'extérieure, à ce qu'on pourrait appeler son caractère superficiel, et aux *raisons* de ce caractère superficiel (le besoin, l'exigence d'action). Mais il y est aussi question du langage et de l'art. On peut d'ailleurs remarquer que deux des trois arts évoqués sont des arts... du langage.

Il nous faudra donc, pour pouvoir prétendre nous donner une lecture cohérente et complète de ce texte, essayer de répondre aux questions suivantes :

- –En quel sens peut-on dire que nous ne percevons pas les choses mêmes, mais des “ étiquettes collées sur elles ? ”
- En quel sens ne percevons-nous de nos sentiments que leur “ déploiement extérieur ” ?
- En quoi le besoin, l'exigence d'action, *expliquent-ils* cette structure de la conscience ?
- Quel rapport établir entre le langage et la perception ?
- Et enfin, en quoi cette analyse de la perception nous ouvre-t-elle à une possible réflexion sur l'art ?

Les quatre premières questions forment évidemment un tout, et la dernière nous forcera à une réflexion beaucoup plus ouverte, eu égard au caractère très allusif de la phrase. C'est pourquoi nous commencerons par essayer de restituer une analyse de la perception qui nous fasse comprendre les formules du texte, avant d'envisager la question de l'art que ce passage nous invite à réexaminer.

## Conclusion et Introduction

### 1. Conclusion

La conclusion ne pose pas de problème particulier. Elle consiste en un résumé de lecture, qui rappelle à quoi vous a mené votre effort de lecture et d'approfondissement, les limites que vous avez rencontrées, l'intérêt qui se dégage pour finir de cette lecture.

### 2. Introduction

L'Introduction sera rédigée suivant le schéma suivant :

1. entrée en matière

présentation du texte

formule de transition : “ Ce texte n'est pas sans difficultés... ”

une série de questions annonçant en fait votre plan d'étude (parties d'explication

formule finale : “ Ce n'est qu'après avoir examiné l'ensemble de ces questions que nous serons en mesure d'apprécier la portée et les enjeux de ce texte ”.

De 2 à 5, tout cela ne fait que résumer en l'annonçant votre première partie. La seule chose à soigner est l'entrée en matière, qui vise à personnaliser votre devoir en énonçant d'emblée dans quelle perspective vous abordez la lecture du texte. Deux suggestions ici :

- –si le texte a un aspect paradoxal, partir de ce paradoxe en formulant d'abord l'idée “ plus naturelle ” dont il prend le contrepied. Ici : “ *La perception semble m'offrir les choses telles qu'elles sont. Elle me livre les choses en leur vérité, elle me met en présence de mes sentiments les plus intimes. Bergson semble pourtant prendre ici le contrepied de cette apparente évidence. A ses yeux, “ nous ne voyons pas les choses mêmes ”, et pire encore, nous ne ressentons pas nos propres sentiments. L'artiste seul aurait ce dernier privilège. Mais comment interpréter ce texte, qui se présente à première lecture comme une suite de paradoxes et d'obscurités ? Les difficultés sont nombreuses : etc.* ”
- –commencer par un thème qui *se révélera important*. Ici cela donne : “ *Qu'est-ce qu'un artiste ? Comment réfléchir, en réfléchissant sur cette figure, à ce qui fait le prix, la valeur, la nature même de l'art ? C'est peut-être vers ces questions que nous dirige la lecture de ce texte de Bergson, apparemment centré sur l'étude de la perception. Bergson y affirme, etc.* ”

On pourrait aussi se contenter de remarquer que la question de la perception est au coeur des préoccupations de la philosophie, puisqu'il s'agit de savoir de quelle manière l'homme, en quelque sorte “ dessine ” le monde (son monde) autour de lui, et de dire que Bergson nous apporte ici sa “ contribution ” à l'étude de ce problème. Mais c'est plus plat. **Évitez** en tout cas le poncif : “ *de tout temps la question X ou Y a préoccupé les hommes, et les philosophes en particulier. Ici Bergson...* ”, ce qui ne dit rien et n'intéresse personne.

## Remarques sur la perception

On ne peut ici fournir des éléments pour toutes les parties “ explicatives ”. Mais on peut essayer de donner un exemple de ce que pourrait être un effort d'explication (ou d'interprétation) concernant la perception.

Trois questions résument nos difficultés :

1. En quel sens ne voyons-nous que des étiquettes ?

En quel sens ne saisissons-nous, de nos sentiments, que leur “ déploiement extérieur ” ?

Quel rapport entre la perception, le besoin et l'action ?

**Les sentiments** - On peut essayer d'abord (peu importe l'ordre) de donner sens à l'expression *déploiement extérieur*. On peut penser à la *manifestation extérieure* (physiologique) des sentiments. Je prends conscience des sentiments ressentis par l'autre en regardant son visage, ou en écoutant ce qu'il m'en dit. Ces signes sont très incertains, mais je peux dire que je ne perçois des sentiments de l'autre que leur “ déploiement extérieur ”. Soit ce qu'il en “ manifeste ”, soit ce qu'il m'en dit. En tous cas je ne suis pas en présence du sentiment lui-même, mais des façons qu'il a, ce sentiment, de se traduire au dehors, de “ s'ex-primer ”.

Bon. Mais cela rejoint-il ce que dit Bergson ? Sans doute pas, puisqu'il s'agit dans son texte de *mes sentiments*. Or je ne prends pas conscience de mes propres sentiments en regardant mon visage ou

en tâchant de m'expliquer à moi-même ce que je ressens (encore que...). J'ai l'impression de les ressentir *directement*. Ce que nous avons dit ne vaut-il donc rien pour l'interprétation ?

On peut essayer tout de même. Tout sentiment se traduit dans un *état du corps*. On pourrait même se demander si un sentiment est *autre chose* que la perception d'un état du corps (d'une forme de crispation pour la colère, d'abattement pour la tristesse, de légèreté pour la joie, etc.), accompagnée il est vrai, la plupart du temps, de *pensées* (par exemple la tristesse associée à la pensée de l'être disparu, la haine de l'image de celui qu'on hait). Mais ces pensées peuvent ne pas provoquer l'apparition du sentiment, qui s'en distingue donc. Bergson, lui, distingue ici (c'est un choix de vocabulaire qu'il n'y a pas ici à discuter) “ état d'âme ” ou “ sentiment ”, d'une part, “ perception du sentiment ” d'autre part. Et sans doute peut-on concevoir que je “ ressens ” la *répercussion dans mon corps* de mes états d'âme, mais pas l'état d'âme lui-même. C'est encore obscur, mais j'ai l'impression d'entrevoir par où cela peut prendre un sens.

Les étiquettes – On a pu voir déjà que je peux analyser la perception, par analogie avec le langage, comme la saisie de *traits généraux* dont la composition me permet de “ cerner ” un individu, sans pour autant atteindre son “ individualité ”, ce qui constitue son caractère *asolument unique*. (Le terme “ individualité ” pourrait légitimement faire l'objet d'une réflexion dans une explication de ce texte). Qu'est-ce qu'une étiquette ? C'est un papier sur lequel est inscrit ce qu'on présume qu'attend de savoir celui qui a un usage bien défini à faire de l'objet étiqueté. Je fais une étiquette dans la pensée que celui qui la lira a besoin, parce qu'il a un projet précis, d'informations d'un certain type, *générales* (poids, date de péremption, origine...), ce qui fait d'ailleurs qu'à étiquette égale les produits sont interchangeable.

Quel rapport avec la perception ? Sans doute ceci que la perception ne me renseigne pas sur la nature des objets, mais sur le rapport utile que je suis susceptible d'entretenir avec eux.

Premier exemple : la sensation de chaleur. Elle ne me renseigne pas sur la nature de la chose, puisque l'extrême froid et l'extrême chaud me procurent la même sensation (de brûlure). Elle me renseigne sur ce que j'ai à faire de cette chose (ici, fuir). On peut se demander si toute perception ne dessine pas mon *action possible sur les choses*, comme aussi *l'action possible des choses sur moi*. On rejoindrait ainsi ce “ champ clos où notre force *se mesure utilement avec d'autres forces* ”. pour aller vite, c'est la vie même, la nécessité d'interagir avec le monde, qui commande que nous nous *représentions ce monde* de la façon la mieux adaptée à la façon que nous pouvons avoir d'interagir avec lui. C'est donc l'action qui commande (“ fascinés par l'action, attirés par elle, *pour notre plus grand bien*, sur le terrain qu'elle s'est choisie ”). On voit que le rapport avec le besoin, l'action, la vie sont susceptibles d'être pensés ici.

Deuxième exemple alors : la perception de la distance. Car c'est bien moi qui me représente les objets comme situés à une certaine distance, ce que l'enfant nouveau-né ne sait pas faire. Les objets ne “ sont ” pas où je les vois, c'est moi qui les y projette en me les représentant. Et la façon que j'ai de me les représenter (à telle distance) reflète la quantité d'effort que je devrai déployer pour les atteindre. Comme si au fond la perception d'un objet à une distance X était la réponse à la question : dans quelle mesure puis-je agir sur lui ? Réponse établie inconsciemment par des calculs un peu complexes, dans lesquels intervient principalement, à courte distance, la plus ou moins grande différence entre les deux images rétinienne. Mais ce calcul, l'enfant ne peut le faire qu'à partir du moment où ses propres mouvements lui ont permis de faire le rapport entre mouvements à effectuer pour atteindre un objet et plus ou moins grande différence entre les deux images.

En tout cas je suis sur le chemin de comprendre à la fois l'idée d'étiquettes, le caractère utilitaire ou “ intéressé ” de la perception, et sa dépendance à l'égard de l'urgence vitale, ou, ce qui revient au même, son enracinement dans la nature propre de mon corps (qui est un corps humain, donc sans doute à peu près semblable au corps de mes semblables).

Je peux prendre aussi la question dans l'autre sens, en me demandant pourquoi le langage renforce

la tendance à lire des “ étiquettes ”. Bergson l’explique : il dit que le langage ne note que “ la fonction la plus commune ” d’un objet. Le nom (par exemple “ table ”) ne désigne en effet qu’une des fonctions possibles de l’objet, alors que percevoir, la table, c’est percevoir beaucoup d’usages possibles. Mais alors, nous aurions intérêt à identifier “ étiquettes ” à “ fonctions ”, “ usages possibles ”, et à analyser la perception comme *représentation de l’usage possible du monde*, ce qui me renverrait aux analyses précédentes.

Retour aux sentiments – Cette analyse peut rejaillir sur l’étude des sentiments, car il est clair que je prends surtout conscience de l’état de mon corps lorsque j’ai quelque chose à faire. La faim s’éveille lorsque je dois le nourrir, la douleur, lorsque son état réclame une intervention de ma part. Lorsque je n’ai rien à faire le corps se tait, et je ne sens, au fond, presque rien de la vie et de l’activité de mon corps. Mais si je ne perçois de mon corps que ce qui réclame une action de ma part, il serait logique que je ne perçoive qu’une infime partie de ma vie pensante, dont l’essentiel me demeurerait caché. Cela d’autant plus que je ne perçois peut-être que la *répercussion physiologique* de mes états d’âme. Bref, si je croyais que les choses m’apparaissaient dans la vérité de leur nature, ou que je m’apparaissais à moi-même dans ma nature la plus profonde, ce texte m’invite à beaucoup de modestie et de précaution.

Resterait à savoir pourquoi l’artiste aurait le privilège d’avoir accès à ses sentiments mêmes, ce que cela peut signifier, et quel regard cela nous invite à porter sur la valeur que l’homme attribue à l’art. Mais nous n’aurons pas le temps cette fois-ci.

## Rédaction de la deuxième partie (exemple)

A proprement parler, vous n’avez pas à *expliquer* le texte, mais à essayer d’en fournir une interprétation cohérente. La rédaction qui suit, bien plus longue que ce qu’on peut attendre d’un devoir en quatre heures, essaie d’illustrer le mouvement de *recherche d’une interprétation satisfaisante*, loin de toute prétention à “ avoir compris ” et à “ expliquer ”. C’est le ton qui vous rendra “ inattaquables ”, parce qu’on peut s’opposer à une lecture, mais pas à un effort d’interprétation cohérent.

Ce texte est fondamentalement une analyse de la perception. Il importe donc en premier lieu d’essayer de comprendre en quel sens on peut dire que nous ne percevons pas les choses mêmes, mais des étiquettes ; que nous ne percevons pas nos sentiments mêmes, mais leur “ déploiement extérieur ” ; et d’examiner le rapport qu’entretient la perception avec le langage et avec le besoin (ou l’action).

Commençons par les sentiments. Que peut signifier ici “ déploiement extérieur ” ? Ce que je peux appeler “ déploiement extérieur ” d’un sentiment, c’est par exemple sa manifestation sur le visage d’autrui, ou dans son comportement, ou son expression par la parole, qui est bien aussi une sorte de “ déploiement extérieur ”. et il est vrai que, des sentiments qu’éprouve l’autre, je ne saisis que ce “ déploiement extérieur ”.

Mais Bergson parle-t-il de cela ? *A priori* non, puisqu’il ne parle pas de la façon dont nous saisissons les sentiments des autres, mais bien de la façon dont nous ressentons nos propres sentiments. Or je ne “ saisis ” pas mes propres sentiments en observant mon propre visage, ni en

étudiant mon comportement, ni en tâchant d'exprimer ce que je ressens. On pourrait ici introduire des nuances, car il est vrai par exemple que le langage peut m'aider à accéder à une meilleure conscience de ce que j'éprouve ; mais enfin il semble bien que ce que Bergson évoque soit cette perception *de l'intérieur* qui caractérise pour tout un chacun le fait d' "éprouver" un sentiment.

Notre interprétation de la formule était-elle alors sans pertinence ici ? Peut-être pas. Car si je peux "lire" les sentiments d'autrui sur son visage, c'est bien que tout sentiment "retentit" en lui, dans son corps, ce qui se manifeste ensuite sur les traits du visage. Mais si tout sentiment a ainsi un impact physiologique, et si j'appelle "déploiement extérieur" cette traduction physiologique d'un état d'âme, ne puis-je pas penser que ce que je "ressens" est au fond surtout l'état dans lequel se trouve mon propre corps ? Qu'est-ce que se sentir en colère, sinon éprouver cette forme particulière de crispation que nous appelons colère ? Qu'est-ce que se sentir en joie, sinon éprouver un certain sentiment de légèreté dans tout mon corps ? On pourrait même se demander si un "sentiment" est autre chose qu'un état du corps. Bergson ne semble pas les confondre, puisqu'il oppose ici "l'état d'âme" à son "déploiement extérieur". Il semble donc qu'on puisse ici opposer le "sentiment lui-même" à son "expression physiologique", et dire que nous ne ressentons d'ordinaire que le retentissement dans le corps de nos états d'âme.

Qu'en est-il à présent de la perception extérieure ? Bergson nous dit que nous ne voyons pas les choses mêmes, mais des "étiquettes" collées sur elles. Il y a deux choses dans la notion d'étiquettes : l'une qui nous renvoie à la structure du langage (les noms désignent des genres, les étiquettes donnent des informations générales), l'autre qui nous renvoie à l'idée d'informations utiles. Parcourons rapidement ces deux pistes.

Les noms, comme le rappelle Bergson, désignent des genres. Il semble faire une exception pour les noms propres, mais cela reste obscur : car tout prénom renvoie à un genre, ou du moins à un groupe d'individus, tout nom propre également ; le nom complet définit une intersection dans laquelle ne se trouve *a priori* qu'un individu connu. On *désigne* ainsi l'individu sans *dire* ce qui constitue son individualité. Au fond, n'en va-t-il pas de même avec la perception ? Elle nous livre des "qualités sensibles" (forme, couleur, son, odeur, place) qui nous permettent d'*identifier* un individu parce que nous pensons qu'il est le seul à être pourvu de ces qualités. Mais ces qualités peuvent être partagées par un autre, et parfois nous prenons quelqu'un pour un autre, croyant reconnaître en lui ce qui nous semblait caractériser l'autre. Au fond nous *déduisons*, de la perception de quelques traits généraux, à la présence d'un individu précis. Mais la perception ne nous a pas "donné" l'individu en lui-même, elle a juste servi de support à cette déduction.

*Ici on pourrait travailler sur le terme "individualité". Car nous entendons parfois par ce mot (comme par celui de "personnalité") l'ensemble des traits qui rendent quelqu'un reconnaissable. Et pourtant chacun reconnaîtra que ce n'est pas forcément ce qui me différencie des autres qui me définit le plus essentiellement. Platon, selon une légende, s'amusait ainsi à définir l'homme "animal à deux pieds sans plumes et pourvu de cinq doigts aux membres inférieurs". La dernière caractéristique aurait constitué une réponse à Diogène, qui avait apporté un poulet plumé en disant : "Voici l'homme selon Platon". On comprend qu'il importe peu que ce genre de "définition" s'applique ou non à l'homme seul : elle n'en définit absolument pas la nature propre, la "singularité". Mais alors il y a un autre sens à donner à "individualité" comme à "personnalité" (ce qui constitue l'être propre d'une chose), et Bergson semble réfléchir de ce côté-là.*

On peut donc comprendre l'idée selon laquelle, en un sens, "nous ne percevons que des genres" - formule qui ne figure pas dans le texte, mais que nous tirons de l'analogie avec le langage. Mais la notion d'étiquettes va plus loin. Ce qui figure sur une étiquette, c'est une série d'informations. Celui qui rédige l'étiquette présuppose chez celui qui la lira une recherche d'informations utiles, et donc un *projet sur l'objet*, qui détermine les informations qui figureront sur l'étiquette (poids, fraîcheur, origine). Peut-on concevoir ce que nous offre la perception comme un *ensemble d'informations utiles sur l'objet auquel nous avons affaire* ?

Il semble que oui. Par exemple la chaleur ne me renseigne pas fondamentalement sur la nature de

la chose, mais sur l'usage que je peux en faire. Ainsi j'éprouverai la même sensation par l'extrême froid ou l'extrême chaud, parce que je n'ai ici qu'une chose à faire : ôter la main. Plus l'usage que mon corps peut faire d'un objet est diversifié, plus la perception devient fine (les écarts de température deviennent plus sensibles à mesure que l'objet risque moins de me nuire). Plus difficile peut-être à penser, la distance à laquelle je vois les objets. La première chose à rappeler, c'est que la distance renvoie à ma façon de me *représenter* les objets. L'enfant d'ailleurs ne les voit pas à distance. Il faut par exemple qu'il apprenne à faire le rapport (en ce qui concerne les distances faibles) entre le fait que les objets lui offrent deux images rétiniennes plus ou moins semblables et le fait qu'il lui faut fournir un plus ou moins grand effort pour les atteindre. Il apprendra ainsi à "rejeter" à moyenne distance les objets qui lui offrent deux images rétiniennes relativement semblables, et à faible distance ceux qui lui offrent deux images relativement dissemblables. Dans ce "calcul" inconscient qui préside à la représentation à distance, interviendra aussi (et surtout pour les distances plus grandes) l'idée que je me fais de la taille réelle de l'objet, le nombre d'objets interposés entre lui et moi, la déformation présumée (flou) de l'objet, etc. Mais ce qui est à retenir, c'est que la distance peut être considérée comme *la représentation symbolique de ma puissance sur l'objet*, ou, pour le moins, de *la quantité d'effort qu'il me faut fournir pour interagir avec elle*.

S'il en est ainsi, je comprends que le monde tel qu'il m'apparaît ne soit composé que "de généralités et de symboles", que ce que j'appelle les "objets" constitue en fait la *représentation symbolique de mon pouvoir d'agir sur les choses*, voire (par le plaisir et la douleur) des indications concernant ce que j'ai à en faire. La perception extérieure est donc utilitaire, structurée par le "besoin" ou par l'exigence d'action. C'est sans doute le sens de l'image finale, celle du "champ clos où notre force se mesure utilement avec d'autres forces". Au fond, la vie consiste à interagir avec le monde. Chez l'homme cela passe par la *représentation* du monde, qui ne me dit des choses que ce que j'ai besoin d'en savoir pour agir sur elles, ou plus exactement, qui ne me dit rien des "choses mêmes", mais ne me parle que de leur rapport utile à moi.

On peut d'ailleurs revenir à la question des "sentiments", en remarquant que ce qui est vrai des choses est vrai aussi de mon corps : je ne sens pas la vie de mon corps. Ce que je sens, c'est pour l'essentiel la surface de mon corps, lieu de l'interaction avec le monde, et son intérieur, la plupart du temps parce que j'ai quelque chose à faire : prolonger l'interaction avec la chose en cas de plaisir, la fuir en cas de déplaisir, manger (sentiment de faim), etc. On pourrait dire que le corps ne se signale à mon attention que quand il a besoin d'une action particulière de "ma" part. Mais alors, ne pourrait-on dire la même chose des sentiments ? Deux raisons à cela. La première, c'est que nous avons dit que nous n'éprouvons peut-être que le retentissement physiologique de nos états d'âme ; la seconde, c'est que nous savons bien, au fond, que nous ne saisissons de nos pensées que celles qui intéressent notre action présente. Nos connaissances mathématiques reviennent à notre conscience (quand elles reviennent) quand un exercice les rend nécessaires. Les souvenirs remontent lorsque la situation ouvre la porte à leur utilisation. On pourrait dire à l'inverse que nos sentiments se taisent lorsqu'ils gêneraient notre action, et qu'en situation réelle on n'a jamais aussi peur qu'on l'aurait cru. C'est que l'exigence de réagir *implique* que je ne me laisse pas "envahir" par la peur. Il faut que je la sente assez pour être poussé à réagir, et assez peu pour en garder la force. Ces choses se régulent très bien par elles-mêmes, en général. Mais c'est dire que je ne perçois de mon sentiment que ce qui intéresse mon action présente. Et le texte se révèle alors pourvu d'une grande cohérence.